

La fille sur les champs de lavande

La lavande fleurit entre juin et août. Les fleurs violettes ont souvent une odeur douce et peuvent, comme je l'ai appris dans mon enfance, venir en aide contre l'insomnie. Elles ont aussi un effet calmant. En France, la lavande est souvent trouvée en Provence, il y a d'immenses terres couvertes de lavande, qui toujours éveillent en moi de nombreux souvenirs, chaque fois que j'y passe.

C'était août 1943. Je l'ai rencontrée sur les champs de lavande. Elle, une jeune femme française, moi, jeune soldat allemand de 23 ans, stationné en Provence dans la Deuxième Guerre Mondiale. Je parlais français, je l'avais appris à l'école pour quelques ans. C'est pourquoi le déploiement en France me convenait bien. J'ai été envoyé en Provence avant que les troupes allemandes aient envahi la France. C'est pourquoi notre ordre était de ne pas se faire remarquer. Avec mon français pas parfait, ne pas se faire remarquer était relativement difficile, donc je ne sortais pas beaucoup et restait dans le logement mis à disposition aux soldats. Pour chasser les horribles images de guerre dans ma tête qui me persécutaient dans mes rêves, je me suis quand même décidé à me promener des temps en temps à travers les magnifiques paysages et je marchais dans les Hautes-Alpes et près de la Barre des Écrins.

En passant par champs un soir, sentant l'odeur de la lavande soufflée par le vent frivole, j'ai vu un corps délicat. La lavande frissonnait à la direction du vent, qui faisait onduler aussi doucement sa robe d'été, blanche comme les nuages qui suivaient le soleil au crépuscule. Elle était couchée là, sur un des petits sentiers entre les fleurs violettes, et semblait dormir. Ses longues boucles d'or, environnant sa tête comme une couronne, donnaient l'impression d'un ange, tombé sur terre pour nous sauver de cette guerre affreuse. Ces joues roses, ce petit nez, ces lèvres bien dessinées. « Elle est merveilleuse », je pensais, incapable de détourner mon regard d'elle. Il y avait à côté de sa tête une corbeille avec de la lavande cueillie. Soudain, elle a ouvert ses yeux. C'était comme si je regardais le ciel. Ses yeux étaient plus bleus que le ciel d'été au-dessus de nous, plus bleus que l'eau de l'océan. Il me semblait que je voyais une histoire dans ses yeux, un passé, un avenir. Des émotions infinies me traversaient alors qu'elle me regardait avec un regard confus. J'ai voulu reculer d'un pas, mais j'ai trébuché dans mon excitation et suis tombé dans la lavande. Et, pour la première fois, j'ai entendu sa voix. Elle rigola et me demanda si tout allait bien. « Oui », bégayais-je, en prenant sa main tendue. De l'autre main, elle s'est mis une boucle de cheveux derrière son oreille et me fit un sourire.

« Vous ne vous êtes pas blessé, non ? » « Non, je vais bien. Comment allez-vous ? » Je me suis comporté comme un idiot. « Je vais bien, merci. Je m'appelle Camille, et vous ? » De nouveau, elle me tendit la main. Sans la regarder directement dans les yeux, je lui ai dit mon nom. « Enchantée, Levin ! » J'ai senti mes joues se réchauffer. Après avoir marché un peu, elle me demanda : « Levin, », la façon qu'elle dit mon nom était comme de la musique à mes oreilles, « vous ne venez pas d'ici ? » De peur qu'elle me haïsse, j'ai caché un petit détail.

« Honnêtement, je viens d'Allemagne. » J'ai continué de lui raconter un peu de moi, sans lui dire que j'étais soldat. « Mais, vous n'êtes pas un de ces nazis ? » Elle me regardait, en attendant ma réponse attentivement. « Non, pas du tout. Je ne comprends pas ces idées

nazies. Pourquoi tuer tant de personnes innocentes ? » Nous continuions à parler de différents sujets jusqu'à ce que l'obscurité arrive.

Ça ne me dérangeait jamais qu'elle était juive. Camille aussi n'avait aucun problème avec le fait que j'étais allemand. Nous parlions peu de nos origines, de la guerre. Quand nous étions ensemble, quand je la regardais et elle me regardait, il n'y avait que Camille et Levin, deux âmes innocentes, deux des nombreux prisonniers d'un monde injuste et gris. La seule chose qui donnait de la couleur à notre monde incolore et déséquilibré était les quelques moments limités et réels, où nous nous rencontrions secrètement, nous parlions, nous nous aimions comme si c'était la dernière fois qu'on pouvait se serrer dans les bras.

Aux rendez-vous, Camille me racontait de ses voisins juifs, toujours d'autrui, qu'ils avaient été démasqués, qu'ils étaient, malgré si vieux ou jeune, femme ou homme, sortis de leurs maisons, que certains avaient même été abattus au coin de la rue. Elle avait peur, je l'ai senti. Néanmoins, je ne pouvais jamais la reconforter complètement, lui dire que tout irait bien, d'autant plus que je savais que des temps encore pires nous attendraient. J'essayais donc de vivre dans l'instant et de ne pas penser au futur, au moins pendant les moments que je passais avec elle. Camille soulignait souvent le fait qu'elle n'avait rien à craindre à cause de ses cheveux blonds et ses yeux bleus, grâce auxquels elle ne correspondait pas à l'image typique des juifs aux cheveux noirs et aux yeux foncés. Néanmoins, nous savions tous les deux qu'elle était en danger en tant que juive, que je ne pouvais pas savoir si elle ne viendrait pas au rendez-vous secrète le lendemain puisqu'elle serait déjà morte. D'autant plus, j'essayais de lui donner tout mon amour, toute mon affection, de montrer à cette femme que je l'aimais, ne fût-ce que par des paroles ou des actes. Je n'attendais rien d'elle, je sentais que je ne méritais aucun de ses regards, de ses paroles douces, de ses baisers. Je lui avais menti, et je continuais à le faire, et je n'avais pas l'intention de lui dire la vérité. J'avais trop peur de sa réaction. C'est pourquoi il me suffisait qu'elle m'accepte comme ami, comme compagnon, comme amant – même si je la trompais. Quand j'y repense, j'aurais mieux fait de lui dire la vérité dès le début. Sur les champs de lavande, la première fois que je l'ai rencontrée. Lui dire : « Je suis soldat allemand. J'ai participé au meurtre de juifs et j'en ai vu encore plus mourir. Mais sur ordre, pas parce que je vous déteste, vous juifs, pas du tout. Je l'ai fait, mais je ne veux pas continuer. » Avec le recul j'aurais agi autrement.

Dans nos rendez-vous, nous nous concentrons sur nous. Une fois, au printemps, après un hiver pas très froid, nous nous retrouvions là où nous nous étions rencontrés. Dès septembre 1943, les troupes allemandes avaient occupé la Provence. Nous n'avons pas pu se voir en public depuis. Nous avons peur d'être vus, d'être démasqués. J'ai pris un petit appartement où nous nous rencontrions chaque soir. Je prenais aussi un travail dans un petit magasin, pas loin de l'appartement. Parfois, quand la situation le permettait, Camille et moi nous nous retrouvions dans les bois, mais seulement la nuit, et nous laissions le ciel étoilé veiller sur nous qui nous aimions sensuellement, profondément.

C'était à plus forte raison splendide qu'on se retrouvait enfin dehors et le midi. En nous retrouvant sur les champs en avril, où la lavande n'avait pas encore fleuri et les champs étaient déjà verts, Camille a préparé un pique-nique avec des pâtisseries, des fruits, des légumes, des fromages et des saucisses, des boissons et une couverture pour s'allonger.

« J'espère que tu aimes ce que j'ai préparé. J'ai dû penser à toi pendant que je le préparais. » Elle s'approchait et me regardait dans les yeux, attendant ce que je faisais. Elle était la plus active dès le début, alors que j'étais souvent trop timide pour oser faire le premier pas. Elle savait ce qu'elle voulait et m'a guidé beaucoup au début. Après quelques fois, c'était moi qui la guidait, qui la séduisais. Tout de même, je redonnai cette fois et fermé les yeux.

Après avoir mangé, elle a posé sa tête sur mes genoux. « Tu peux dormir mieux de nouveau ? » Elle savait de mon insomnie, de mes cauchemars qui ne me laissaient pas dormir, mais elle ne savait d'où ils venaient. « As-tu déjà essayé la lavande ? Si non, essaye. J'ai de l'huile de lavande à la maison, si tu veux on peut y aller après. » Elle caressa ma joue, je m'appuyai sur sa main chaude en fermant les yeux. On pouvait entendre le bourdonnement des abeilles et le bruissement des plantes dans le vent. « Tu veux me dire pourquoi tu as ces cauchemars ? » J'ai eu froid. Je ne voulais pas détruire ce qu'il y avait entre nous. Je savais que je devais lui dire la vérité, mais je ne le pouvais pas. Je ne pouvais pas lui dire que j'avais aidé à tuer des Juifs mais que maintenant j'aimais une Juive. Elle aurait pensé que je jouais avec elle, que je l'utilisais. « Tu ne dois pas me le dire si tu ne peux pas. Mais ça pourrait être utile de parler à quelqu'un. » J'ai ouvert les yeux et la regardais. Elle me souriait gentiment et continuait à me caresser la joue. « Tu ne sais pas à quel point je t'aime. » Je la regardai et souris. « Je t'aime. Je t'aime beaucoup. Je t'aime plus que moi-même ! Mais je peux seulement te dire : Je t'aime. » Je lui donnai un baiser et répétais : « Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime ! » J'essayais de lui montrer à quel point je l'aimais, mais rien n'était suffisant pour montrer ce que j'éprouvais. En retournant à la maison, il faisait déjà nuit, nous rîmes et nous amusâmes. Mais malheureusement, trop de plaisir à la fois n'est jamais bon signe.

Comme souvent, j'accompagnais Camille à la maison. Il faisait noir et elle voulait me donner quelque peu de son huile de lavande. Tout s'était bien passé, nous passâmes de merveilleux moments jusqu'au moment où nous entrions dans la maison, assez vieille et minuscule. Camille y habitait avec son frère cadet et son père. Sa mère était morte à la naissance de son frère alors qu'elle n'avait que six ans. Au moment de notre rencontre, elle avait 21 ans. Son anniversaire était en juillet.

Il faisait nuit et même si son père travaillait le jour, il n'était pas là, tout comme son frère.

« Papa ? Léo ? » Nous cherchions tous les chambres, mais les deux avaient disparu.

C'était la première fois que j'ai vu Camille désorientée de cette façon. Elle tenait à peine debout. Elle était dévastée, elle pleurait et n'arrêtait pas. La voisine, une dame âgée, racontait ce qui s'était passé. La milice avait emmené Léo et le père de Camille. Je savais ce que ça voulait dire.

Je soutenais Camille, qui s'effondrait et n'arrêtait pas de pleurer. « Pourquoi, mon Dieu, est-ce que tu nous déteste ? Pourquoi est-ce que tu nous laisses pâtir de cette injustice ? Libère-nous de cette vie pleine de douleur, pour que je ne doive plus mourir intérieurement ! »

Quand elle se calma, nous sommes allés chez moi. Elle avait un regard froid dans ses yeux, elle était très choquée. Soudainement, elle s'est remise à pleurer. Elle répétait que c'était sa faute, qu'elle aurait dû être présente, avec son frère. Je ne savais pas quoi faire, à part la prendre dans mes bras et lui dire que ce n'était pas sa faute.

Les semaines suivantes étaient les plus stressantes. Les soldats savaient que des Juifs avaient vécu dans la maison de Camille, ce pourquoi elle ne pouvait pas y rester. Elle devait rester chez moi, mais cela ne garantissait pas sa sécurité. Camille devenait de plus en plus dépressive et se culpabilisait. Le moment pour lui dire la vérité sur moi s'éloignait de plus en plus. Je n'avais pas le cœur de le lui dire, ou de lui dire que son père et son frère n'étaient pas dans un camp de concentration pour travailler et retourner, mais pour y mourir. Je pense qu'elle le savait déjà. Mais cela ne devrait pas être sa dernière terrible expérience.

Mi-mai, cinq semaines après l'incident, je revins de mes emplettes. J'étais inquiet car Camille n'était pas à la maison, mais je devais aller travailler. La situation s'était aggravée depuis un certain temps, ce qui m'a amené, ainsi que d'autres soldats, à assumer de nouvelles tâches. Jusque-là j'avais eu de la chance, mais le moment était venu et je devais recommencer à faire des choses désagréables. Je ne voulais pas, mais je devais le faire. A quel point ces nouvelles missions serait désagréable, je l'ai appris rapidement.

Mes collègues, contrairement à moi, arrêtaient souvent des jeunes femmes juives pour ensuite s'amuser avec elles. Que ce soit seul, à deux ou à trois, ils les ont violées avant de les envoyer dans les camps. J'évitais ces situations, je ne pouvais rien y faire, sinon je me serais fait remarquer. Ce jour-là, c'était de nouveau le cas. Les autres soldats avaient une fois de plus arrêté des femmes juives et étaient censés les enfermer directement, mais ils les emmenèrent d'abord dans de petites pièces les plus éloignées. J'ai dû encore entendre des femmes crier, demander de l'aide, demander aux hommes d'arrêter.

Je continuais à passer avec dégoût lorsqu'une voix m'arrêtât. Cette voix criait à l'aide, hurlait et implorait. Je ne pouvais pas aller plus loin. C'était la voix de Camille! Pourquoi était-ce la voix de Camille? Je me suis approché de la pièce, les mains tremblantes. Plus je m'approchais, plus je l'entendais. C'était sa voix. Je tremblais de tout mon corps. Je ne savais pas quoi faire. Puis, j'ai pensé à quelque chose. J'espérais que ça marcherait. « Le commandant vous cherche. C'est urgent », dis-je d'une voix légèrement déformée.

Le commandant était rigoriste, et nous le savions tous. Sans hésiter, les hommes s'arrêtèrent et s'enfuirent de la pièce. Moi aussi, je continuais à courir, je ne pouvais pas regarder Camille dans les yeux, j'avais trop honte. Plus tard, j'ai découvert qu'elle était soupçonnée d'être juive, mais qu'elle avait été relâchée. Je suis rentré à la maison, rapidement en espérant qu'elle était là. Quand elle m'a vu, elle s'effondra. Elle pleurait et ne pouvait plus s'arrêter. Ils l'avaient brisée, finalement. Je la pris dans mes bras et je pleurais avec elle.

« Tu dois te cacher. » « Non, je ne veux pas. Pourquoi dois-je me cacher ? Pourquoi dois-je me cacher pour quelque chose que je ne peux pas changer ? »

Après une longue discussion, je réussis à la convaincre de se cacher. On s'était mis d'accord pour se retrouver sur les champs de lavande, loin du village, s'il y avait quelque chose. Cela dura deux semaines. Elle se cachait chez des gens qu'elle connaissait, qui n'étaient pas juifs. Chez quelqu'un d'autre chaque jour. Le risque était trop grand d'être reconnu si elle restait trop longtemps chez une personne en particulier. J'allais la voir tous les jours, je lui apportais des aliments, des vêtements. Un soir, quand j'allai la voir, elle n'était pas là. Je savais qu'il s'était passé quelque chose, mais l'amie avec qui elle resta ce jour-là ne sut pas m'aider.

J'ai couru hors du village, j'ai couru aussi vite que j'ai pu. J'avais peur qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave, comme l'autre jour. Quand je suis arrivé dans les champs, essoufflé, elle était là, me tournant le dos. Elle portait une robe de nuit, l'une des plus fines, pour l'été. C'était blanc et j'ai cru un instant que c'était juste une hallucination, qu'elle n'était là, devant moi. Je la pris dans mes bras, je ne la lâchai pas. « Que s'est-il passé ? Pourquoi es-tu ici ? » Mais elle ne répondit pas. Ma tête restait sur son épaule, je sentais ses larmes sur ma peau. « Tu dois faire quelque chose pour moi. Tu me promets que tu le feras ? » « Tu sais que je ferai tout pour toi. Dis-le-moi. » Je la retournai et la regardai dans les yeux. Elle avait beaucoup pleuré, avait les yeux rougis, mais elle semblait sûre.

Quand elle m'a dit ce que c'était, je n'arrivais pas à le croire.

« Je veux que tu me tues ici. » « Qu'est-ce que...qu'est-ce que tu dis ? Tu ne peux pas être sérieuse ! » Nous pleurions tous les deux. « Je ne veux pas vivre dans la peur. Je ne veux pas me cacher toute ma vie, je rester libre. Je ne peux pas, et je veux que tu sois celui qui me libère de cette misère. Me suicider, je n'ai pas réussi. »

J'étais anéanti. Je ne pouvais rien dire. On l'avait détruite. « Je sais que tu as une arme. Mais je ne te déteste pas. Tu avais sûrement tes raisons. Mais s'il te plaît, exauce-moi ce dernier vœu. »

Le vent soufflait légèrement. Ses cheveux, sa chemise de nuit bougeaient doucement. Nos larmes ne s'arrêtaient pas. « Je t'aime. Beaucoup. On se reverra au paradis. »

« Je t'aime. Pardonne-moi. »

Ce furent mes derniers mots, avant que je libère l'amour de ma vie de sa misère d'un coup dans le cœur.

Ironie du sort, le nom Camille veut dire « Celle qui est née libre ».

La lavande me fait penser à elle. J'ai toujours un brin de lavande avec moi. Cela m'aide à garder le souvenir d'elle en vie. En son absence, j'ai remarqué qu'elle sentait toujours la lavande. J'espère de la revoir un jour. Bientôt.